



Et un sourire

La nuit n'est jamais complète
Il y a toujours puisque je le dis
Puisque je l'affirme
Au bout du chagrin une fenêtre ouverte
Une fenêtre éclairée
Il y a toujours un rêve qui veille
Désir à combler faim à satisfaire
Un cœur généreux
Une main tendue une main ouverte
Des yeux attentifs
Une vie la vie à se partager.

Paul Éluard. Le Phénix.



Texte n°2

C'est ça la mort

C'est ça la mort
Je suis debout au bord de la plage.
Un voilier passe dans la brise du matin et part vers l'océan.
Il est la beauté, il est la vie.
Je le regarde jusqu'à ce qu'il disparaisse à l'horizon.
Quelqu'un à mon côté dit : « il est parti ! »
Parti ? Vers où ?
Parti de mon regard, c'est tout !
Son mât est toujours aussi haut,
Sa coque a toujours la force de porter sa charge humaine.
Sa disparition totale de ma vue est en moi, pas en lui.
Et juste au moment où quelqu'un près de moi dit :
« Il est parti ! »
Il y en a d'autres qui, le voyant poindre à l'horizon et venir vers eux,
S'exclament avec joie : « le voilà ! »
C'est ça la mort.

Texte attribué à William Blake



Texte n°3

Ton absence

Comme une bouffée de chagrin
Ton visage ne dit plus rien
Je t'appelle et tu ne viens pas
Ton absence est entrée chez moi.

C'est un grand vide au fond de moi
Tout ce bonheur qui n'est plus là
Si tu savais quand il est tard
Comme je m'ennuie de ton regard.

C'est le revers de ton amour
La vie qui pèse un peu plus lourd
Comme une marée de silence
Qui prend ta place et qui s'avance

C'est ma main sur le téléphone
Maintenant qu'il n'y a plus personne
Ta photo sur la cheminée
Qui dit que tout est terminé

Tu nous disais qu'on serait grands
Mais je découvre maintenant
Que chacun porte sur son dos
Tout son chemin comme un fardeau

Les souvenirs de mon enfance
Les épreuves et les espérances
Et cette fleur qui s'épanouit sur le silence...
Ton absence

Je dors blotti dans ton sourire
Entre le passé, l'avenir
Et le présent qui me retient
De te rejoindre un beau matin

Dans ce voyage sans retour
Je t'ai offert tout mon amour
Même en s'usant l'âme et le corps
On peut aimer bien plus encore

Bien sûr, là-haut de quelque part
Tu dois m'entendre ou bien me voir
Mais se parler c'était plus tendre
On pouvait encore se comprendre.

Mon enfance a pâli, déjà
Ce sont des gestes d'autrefois
Sur des films et sur des photos
Tu es partie tellement trop tôt

Je suis resté sur le chemin
Avec ma vie entre les mains
À ne plus savoir comment faire
Pour s'avancer vers la lumière.

Il ne me reste au long des jours
En souvenir de ton amour
Que cette fleur qui s'épanouit sur le silence
Ton absence.

Yves Duteil



Texte n°4

Demain, dès l'aube

Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne.
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.

Je marcherai les yeux fixés sur mes pensées,
Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,
Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,
Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.

Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,
Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,
Et quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe
Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.

Victor Hugo



Texte n°5

Je ne suis pas loin

Je ne suis pas loin,
Juste de l'autre côté du chemin

Je suis moi, vous êtes vous.
Ce que nous étions les uns pour les autres,
Nous le sommes toujours.
Donnez-moi le nom que vous m'avez toujours donné.
Parlez-moi comme vous l'avez toujours fait.
N'employez pas un ton indifférent,
Ne prenez pas un air solennel ou triste.
Continuez à rire de ce qui nous faisait rire ensemble.
Priez, souriez, pensez à moi, priez pour moi.
Que mon nom soit prononcé comme il l'a toujours été.
Sans emphase d'aucune sorte, sans une trace d'ombre.
La vie signifie tout ce qu'elle a toujours signifié.
Elle est ce qu'elle a toujours été.
Le fil n'est pas coupé.
Pourquoi serais-je hors de votre pensée ?
Simplement parce que je suis hors de votre vue ?
Je ne suis pas loin,
Juste de l'autre côté du chemin.

Texte attribué à Henry Scott Holland



Texte n°6

Ce que je sais

Ce que je sais
C'est que la mort ne détruit pas l'amour
Que l'on portait à ceux qui ne sont plus
Je le sais parce que,
Tous les jours, je vis avec les miens.

Ce que je sais aussi,
C'est que la vie doit avoir un sens.

Ce que je sais encore,
C'est que l'amour, le bien, la fidélité
Et l'espoir triomphent.
Finalement toujours du mal, de la mort
Et de la barbarie.

Tout cela, je le sais, je le crois.

Martin Gray



Texte n°7

Donner du sens

Quand nous prendrons conscience de notre rôle, même le plus effacé, alors seulement nous serons heureux. Alors seulement nous pourrons vivre en paix et mourir en paix, car ce qui donne un sens à la vie, donne un sens à la mort.

Elle est si douée quand elle est dans l'ordre des choses, quand le vieux paysan de Provence, au terme de son règne, remet en dépôt à ses fils son lot de chèvres et d'oliviers, afin qu'ils le transmettent, à leur tour, aux fils de leurs fils. On ne meurt qu'à demi dans une lignée paysanne. Chaque existence craque à son tour comme une cosse et livre ses graines.

J'ai coudoyé, une fois, trois paysans, face au lit de mort de leur mère - et certes, c'était douloureux - Pour la seconde fois était tranché le cordon ombilical. Pour la seconde fois, un nœud se défaisait : celui qui lie une génération à l'autre. Ces trois fils se découvraient seuls, ayant tout à apprendre, privés d'une table familiale où se réunir aux jours de fête, privés du pôle en qui ils se retrouvaient tous. Mais je découvrais aussi, dans cette rupture, que la vie peut être donnée pour la seconde fois. Ces fils, eux aussi, à leur tour, se feraient têtes de file, points de rassemblement et patriarches, jusqu'à l'heure où ils passeraient, à leur tour, le commandement à cette portée de petits qui jouaient dans la cour.

Je regardais la mère, cette vieille paysanne au visage paisible et dur, aux lèvres serrées, ce visage changé en masque de pierre. Et j'y reconnaissais le visage des fils. Ce masque avait servi à imprimer le leur. Ce corps avait servi à imprimer ces corps, ces beaux exemplaires d'hommes. Et maintenant, elle reposait brisée, mais comme une gangue dont on a retiré le fruit. À leur tour, fils et filles, de leur chair, imprimeraient des petits d'hommes. On ne mourait pas dans la ferme. La mère est morte, vive la mère !

Douloureuse, oui, mais tellement simple cette image de la lignée, abandonnant une à une, sur son chemin, ses belles dépouilles à cheveux blancs, marchant vers je ne sais quelle vérité, à travers ses métamorphoses.

Antoine de Saint-Exupéry. *Terre des hommes*. © Éditions Gallimard.



Texte n°8

La mort

Alors Almitra parla, disant,
Nous voudrions maintenant vous questionner sur la Mort.
Et il dit : Vous voudriez connaître le secret de la mort.
Mais comment le trouverez-vous sinon en le cherchant dans le cœur de la vie ?

La chouette dont les yeux faits pour la nuit sont aveugles au jour ne peut dévoiler le mystère de la lumière.

Si vous voulez vraiment contempler l'esprit de la mort, ouvrez amplement votre cœur au corps de la vie. Car la vie et la mort sont un, de même que le fleuve et l'océan sont un.

Dans la profondeur de vos espoirs et de vos désirs repose votre silencieuse connaissance de l'au-delà ;

Et tels des grains rêvant sous la neige, votre cœur rêve au printemps. Fiez-vous aux rêves, car en eux est cachée la porte de l'éternité.

Votre peur de la mort n'est que le frisson du berger lorsqu'il se tient devant le roi dont la main va se poser sur lui pour l'honorer.

Le berger ne se réjouit-il pas sous son tremblement, de ce qu'il portera l'insigne du roi ?

Pourtant n'est-il pas plus conscient de son tremblement ?

Car qu'est-ce que mourir sinon se tenir nu dans le vent et se fondre dans le soleil ?

Et qu'est-ce que cesser de respirer, sinon libérer le souffle de ses marées inquiètes, pour qu'il puisse s'élever et se dilater et rechercher Dieu sans entraves ?

C'est seulement lorsque vous boirez à la rivière du silence que vous chanterez vraiment.

Et quand vous aurez atteint le sommet de la montagne, vous commencerez enfin à monter.

Et lorsque la terre réclamera vos membres, alors vous danserez vraiment.

Khalil Gibran. Le prophète.



Texte n°9

Il restera de toi

Il restera de toi ce que tu as donné
Au lieu de le garder dans des coffres rouillés.

Il restera de toi, de ton jardin secret,
Une fleur oubliée qui ne s'est pas fanée.
Ce que tu as donné
En d'autres fleurira.
Celui qui perd sa vie
Un jour la retrouvera.

Il restera de toi ce que tu as offert
Entre tes bras ouverts un matin au soleil.

Il restera ce que tu as perdu,
Que tu as attendu plus loin que tes réveils.
Ce que tu as souffert
En d'autres revivra.
Celui qui perd sa vie
Un jour la retrouvera.

Il restera de toi une larme tombée,
Un sourire germé sur les yeux de ton cœur.

Il restera de toi ce que tu as semé,
Que tu as partagé aux mendiants du bonheur.
Ce que tu as semé
En d'autres germera.
Celui qui perd sa vie
Un jour la retrouvera.

Michel Scouarnec
(autorisation SECLI 2012012)



Texte n°10

À ceux que j'aime... et ceux qui m'aiment

Quand je ne serai plus là, relâchez-moi, laissez-moi partir,
J'ai tellement de choses à faire et à voir
Ne pleurez pas en pensant à moi,
Soyez reconnaissants pour les belles années,
Je vous ai donné mon amitié, mon amour,
Vous ne pouvez que deviner
Le bonheur que vous m'avez apporté.

Je vous remercie de l'amour que chacun m'avez démontré
Maintenant, il est temps de voyager seul.

Pour un court moment, vous pouvez avoir de la peine
La confiance vous apportera réconfort et consolation
Nous serons séparés pour quelque temps
Laissez les souvenirs apaiser votre douleur
Je ne suis pas loin, et la vie continue...

Si vous avez besoin, appelez-moi et je viendrai,
Même si vous ne pouvez me voir ou me toucher, je serai là,
Et si vous écoutez votre cœur, vous éprouverez clairement
La douceur de l'amour que j'apporterai.

Et quand il sera temps pour vous de partir,
Je serai là pour vous accueillir
Absent de mon corps, présent pour toujours.

N'allez pas sur ma tombe pour pleurer, je ne suis pas là,
Je ne dors pas,
Je suis les mille vents qui soufflent,
Je suis le scintillement des cristaux de neige,
Je suis la lumière qui traverse les champs de blé,
Je suis la douce pluie d'automne,
Je suis l'éveil des oiseaux dans le calme du matin,
Je suis l'étoile qui brille dans la nuit,
N'allez pas sur ma tombe pour pleurer,
Je ne suis pas là,
Je ne suis pas mort.

Charlotte Newashish-Flamand



Texte n°11

Une voix m'appelle

Une voix m'appelle, l'instant est venu
Il me faut partir je ne peux rester
Dans ce monde-là auquel j'avais cru
Et qui brusquement m'a abandonné.

Nous ne nous verrons plus
Mais qu'importe de voir
Quand on se perd de vue
On regagne l'espoir.

Une voix m'appelle et je dois aller
Comme un enfant sage au bord du chemin
Un chemin nouveau que je vais aimer
Où nous marcherons le cœur dans la main.

Je vous laisse mes rires
Je vous laisse ma joie
Je ne vais plus souffrir,
Alors souriez-moi.

Auteur anonyme



Texte n°12

Comme un arbre

Comme un arbre,
Nous te voulions invincible

Dans la tourmente
Tu nous tendais les bras
Comme pour nous protéger
Tu étais toujours si paisible

Comme un arbre
Tu as tissé des liens si forts
Noué des attaches si solides

Dans la nuit
Tu nous donnais la main
Dans le silence
Tu nous ouvrais ton cœur

Aujourd'hui
Les saisons te rappellent
Et nos chemins se croisent
Sans jamais se quitter

Comme un arbre
Arc-bouté de la terre jusqu'au ciel
Racines de la vie.

Auteur anonyme



Texte n°13

Murmures

Il y aura des murmures la nuit
Quand la lune brillera
Quand le ciel d'étoiles se parera
Un léger frisson
Une petite brise
Que nul n'oubliera
Cet hommage du soir
Moi je l'écouterai
Comme un souffle d'espoir
Je le conserverai
Et dans l'attente du jour qui fuit
Dans l'immensité du temps
Qui efface l'oubli plus que les ans
Un léger sourire
Au fond de votre cœur
Soudain s'épanouira.

Auteur anonyme



Texte n°14

La mort si c'était

Quelqu'un meurt,
Et ce sont des pas qui s'arrêtent...
Mais si c'était un départ
Pour un nouveau voyage ?

Quelqu'un meurt,
Et c'est comme une porte qui claque...
Mais si c'était un paysage s'ouvrant
Sur d'autres paysages ?

Quelqu'un meurt,
Et c'est comme un arbre qui tombe...
Mais si c'était une graine germant
Dans une terre nouvelle ?

Quelqu'un meurt
Et c'est comme un silence qui hurle...
Mais s'il nous aidait à entendre la fragile
Musique de la vie ?

Benoît Marchon



Texte n°15

Ô toi qui es parti, Ô toi qui m'as quitté

Je sais que la mort nous a séparés
Je sais que ton départ me donne
Le sentiment d'être abandonné
Je sais que cette séparation creuse
Une souffrance en plein cœur
De mon être
Je sais que ta présence me manquera
Chaque jour.

Et je crois ...

Que la mort ne t'empêche pas de vivre
Que tu es vivant
Que le lien d'amour entre nous est pour toujours
Que le « lien de besoin de toi » peut
Doucement diminuer en laissant grandir le « lien d'amour »
Que toi et moi sommes en Chemin
Que tu vis dans un nouvel espace
Une nouvelle relation avec moi.

Et je veux me laisser faire
Par la brise douce et légère
De l'esprit Saint de Dieu
Qui nous conduit tous les deux.

Jenny Gay-Benson



Extrait d'une interview

« Si je pouvais vivre une nouvelle fois ma vie...

Eh bien, tout d'abord, j'essaierais de commettre plus d'erreurs. Je n'essaierais pas d'être si parfait. Je serais beaucoup plus fou que je ne l'ai été. Je prendrais en fait très peu de choses au sérieux. Je courrais davantage de risques, je ferais de bien plus nombreux voyages... Je contemplerai plus souvent le lever et le coucher du soleil ; je gravirais d'autres montagnes, je nagerais dans d'autres rivières... Je jouerai encore et encore avec les enfants.

J'aurais davantage de vrais problèmes et moins d'imaginaires.

Vous savez, j'ai vécu avec bon sens et pleinement chaque minute de ma vie. C'est vrai, j'ai eu des moments de joie.

Mais si je pouvais revenir en arrière, j'essaierais seulement d'avoir de bons moments. Car si vous ne le savez pas, c'est de cela qu'est faite la vie.

Ne gâchez pas le moment présent. J'étais un de ceux qui ne se promènent jamais sans un thermomètre, une gourde d'eau chaude, un parapluie, un parachute, que sais-je encore...

Eh bien si je pouvais revivre ma vie, je voyagerais bien plus léger, je vous assure !

Si je pouvais revivre ma vie, je commencerais par marcher pieds nus au début du printemps et je continuerais ainsi jusqu'à la fin de l'automne. Et j'y prendrais plaisir. D'ailleurs, je prendrais plaisir à beaucoup plus de choses.

Si j'avais une autre fois la vie devant moi...

Oui mais voilà, je me sais âgé. Mais vous qui êtes jeunes, n'oubliez pas : NE GÂCHEZ PAS LE MOMENT PRÉSENT... »

Jorge Luis Borges, poète et écrivain argentin.



Texte n°17

Une mère

Ça travaille à temps plein, ça dort un œil ouvert
C'est de garde comme un chien
Ça court au moindre petit bruit, ça se lève au petit jour
Ça fait des petites nuits.
C'est vrai, ça crève de fatigue
Ça danse à tout jamais une éternelle gigue
Ça reste auprès de sa couvée
Au prix de sa jeunesse, au prix de sa beauté

Une mère
Ça fait ce que ça peut, ça ne peut pas tout faire
Mais ça fait de son mieux.

Une mère,
Ça calme des chamailles
Ça peigne d'autres cheveux que sa propre brossaille

Une mère
C'est plus comme les autres filles
Ça oublie d'être fière
Ça vit pour sa famille

Une mère,
Ça se confine au bercail
C'est pris comme un noyau
dans le fruit de ses entrailles

Une mère
C'est là qu'ça nous protège
Avec les yeux pleins d'eau, les cheveux pleins de neige

Une mère
À un moment, ça se courbe, ça grince quand ça se penche
Ça n'en peut plus d'être lourde
Ça tombe, ça se brise une hanche
Puis rapidement, ça sombre
C'est son dernier dimanche
Ça pleure et ça fond à vue d'œil
Ça atteint la maigreur des plus petits cercueils
Ô bien sûr, ça veut revoir ensemble
toute sa progéniture entassée dans sa chambre
Et ça fait semblant d'être encore forte
Jusqu'à ce que son cadet ait bien refermé la porte
Et lorsque, toute seule ça se retrouve
Ça attend dignement que le firmament s'entr'ouvre
Et puis là, ça se donne le droit
De fermer pour une première fois les deux yeux à la fois.

Paroles et musique de Linda Lemay
© Éditions Raoul Breton et Hallynda



Texte n°18

Ce siècle avait deux ans (extrait)

Je vous dirai peut-être quelque jour
Quel lait pur, que de soins, que de vœux, que d'amour,
Prodigués pour ma vie en naissant condamnée,
M'ont fait deux fois l'enfant de ma mère obstinée,
Ange qui sur trois fils attachés à ses pas
Épandait son amour et ne mesurait pas !
Ô l'amour d'une mère ! Amour que nul n'oublie !
Pain merveilleux qu'un dieu partage et multiplie !
Table toujours servie au paternel foyer !
Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier !

Victor Hugo



Texte n°19

Il pleure dans mon cœur

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville ;
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon cœur ?
Ô bruit doux de la pluie
Par terre et sur les toits !
Pour un cœur qui s'ennuie,
Ô le chant de la pluie !
Il pleure sans raison
Dans ce cœur qui s'écœure.
Quoi ! Nulle trahison ?...
Ce deuil est sans raison.
C'est bien la pire peine
De ne savoir pourquoi
Sans amour et sans haine
Mon cœur a tant de peine !

Paul Verlaine



Texte n°20

Lâcher prise

Lâcher prise, ce n'est pas se montrer indifférent, mais simplement admettre que l'on ne peut agir à la place de quelqu'un d'autre.

Lâcher prise, ce n'est pas couper les liens, mais prendre conscience que l'on ne peut contrôler autrui.

Lâcher prise, ce n'est pas être passif, mais au contraire chercher principalement à tirer une leçon des conséquences inhérentes à un événement.

Lâcher prise, c'est reconnaître son impuissance, au sens où l'on admet que le résultat final n'est pas toujours entre ses mains.

Lâcher prise, c'est ne plus blâmer ou vouloir changer autrui et, au lieu de cela, choisir de consacrer son temps à donner le meilleur de soi-même.

Lâcher prise, ce n'est pas prendre soin des autres en faisant preuve d'une totale abnégation, mais se sentir concerné par eux.

Lâcher prise, c'est ne pas «assister», mais encourager.

Lâcher prise, c'est ne pas juger, et accorder à autrui le droit d'être humain, c'est à dire lui accorder le droit à l'erreur.

Lâcher prise, c'est ne pas s'occuper de tout ce qui arrive, et laisser les autres gérer leur propre destin.

Lâcher prise, c'est ne pas mater les autres, et leur permettre d'affronter la réalité.

Lâcher prise, ce n'est pas rejeter, c'est au contraire accepter.

Lâcher prise, c'est ne pas harceler, reprocher, sermonner ou gronder, et tenter de déceler ses propres faiblesses et de s'en défaire.

Lâcher prise, c'est ne pas adapter les choses à ses propres désirs, et prendre chaque jour comme il vient et l'apprécier.

Lâcher prise, c'est ne pas critiquer ou corriger autrui, mais s'efforcer de devenir ce que l'on rêve de devenir.

Lâcher prise, c'est ne pas regretter le passé, et vivre et grandir dans le présent pour l'avenir.

Lâcher prise, c'est craindre moins et aimer davantage.

Auteur anonyme



De la brièveté de la vie

I - La plupart des mortels, Paulinus, se plaignent de l'injuste rigueur de la nature, de ce que nous naissons pour une vie si courte, de ce que la mesure de temps qui nous est donnée fuit avec tant de vitesse, tant de rapidité, qu'à l'exception d'un très petit nombre, la vie délaisse le reste des hommes, au moment où ils s'apprêtaient à vivre. Cette disgrâce commune, à ce qu'on pense, n'a point fait gémir la foule seulement et le vulgaire insensé : même à d'illustres personnages ce sentiment a arraché des plaintes. [...]

Nous n'avons pas trop peu de temps, mais nous en perdons beaucoup. La vie est assez longue ; elle suffirait, et au-delà, à l'accomplissement des plus grandes entreprises, si tous les moments en étaient bien employés. [...]

II - Pourquoi ces plaintes contre la nature ? Elle s'est montrée si bienveillante ! Pour qui sait l'employer, la vie est assez longue. Mais l'un est dominé par une insatiable avarice ; l'autre s'applique laborieusement à des travaux frivoles ; un autre se plonge dans le vin ; un autre s'endort dans l'inertie ; un autre nourrit une ambition toujours soumise aux jugements d'autrui ; un autre témérairement passionné pour le négoce est poussé par l'espoir du gain sur toutes les terres, par toutes les mers ; quelques-uns, tourmentés de l'ardeur des combats, ne sont jamais sans être occupés ou du soin de mettre les autres en péril ou de la crainte d'y tomber eux-mêmes. On en voit qui, dévoués à d'illustres ingrats, se consomment dans une servitude volontaire.

Plusieurs convoitent la fortune d'autrui ou maudissent leur destinée ; la plupart des hommes, n'ayant point de but certain, cédant à une légèreté vague, inconstante, importune à elle-même, sont ballottés sans cesse en de nouveaux desseins ; quelques-uns ne trouvent rien qui les attire ni qui leur plaise : et la mort les surprend dans leur lan-gueur et leur incertitude. [...]

III - [...] Quelle en est donc la cause ? Mortels, vous vivez comme si vous deviez toujours vivre.

Il ne vous souvient jamais de la fragilité de votre existence ; vous ne remarquez pas combien de temps a déjà passé ; et vous le perdez comme s'il coulait d'une source intarissable, tandis que ce jour, que vous donnez à un tiers ou à quelque affaire, est peut-être le dernier de vos jours. Vos craintes sont de mortels ; à vos désirs on vous dirait immortels. [...]

Sénèque. Traduction de M. Charpentier, 1860.



Texte n°22

Marche au dedans de toi

Si je suis le premier (ère) à décéder.
Que le deuil n'obscurcisse pas longtemps ton ciel.
Que ton chagrin soit courageux mais discret.
Il y a eu un changement mais pas un départ.

La mort fait partie de la vie.
Et les défunts ne cessent de vivre dans les vivants.

Toutes les richesses cueillies au cours de notre voyage.
Les moments de partage, les mystères explorés ensemble.
Les strates d'intimité sans cesse accumulées.
Ce qui nous a fait rire ou pleurer, ou chanter.
La joie de la neige sous le soleil et l'éclosion du printemps.
Le savoir...

Chacun donnant et chacun recevant.
Autant de fleurs qui ne flétrissent pas.

Pas plus que les arbres ne tombent et ne s'écroulent.
Que même les pierres...
Car même les pierres, ne peuvent résister au vent et à la pluie.
Et avec le temps, même les cimes de la montagne majestueuse.
Sont réduites à du sable.

Ce que nous étions, nous le sommes encore.
Ce que nous avons, nous l'avons encore.
Tout notre passé conjoint demeure impérissablement présent.

Alors, quand tu marcheras dans les bois.
Comme nous l'avons déjà fait ensemble.
Tu chercheras en vain la tache de mon ombre à tes côtés
Et tu t'arrêteras au sommet de la colline.

Comme nous l'avons toujours fait, pour contempler la plaine.
Et tu remarqueras quelque chose, tout en cherchant.
Comme d'habitude, ma main qui n'est plus là.

Et si tu te sens envahie par le chagrin
Ne bouge pas, ferme les yeux, écoute mes pas dans ton cœur.
Je n'ai pas quitté, je marche tout simplement dans ton cœur !

Nicholas Evans



Vouloir vivre

Nous parcourons du regard les innombrables millions d'années passées et nous voyons le « Vouloir vivre » lutter avec force pour sortir de la vase laissée par la marée.

Lutter de forme en forme et de pouvoir en pouvoir.

Ramper puis marcher avec confiance sur la terre ferme.

Lutter de génération en génération pour la conquête de l'air, s'enfoncer dans l'obscurité des profondeurs.

Nous le voyons se retourner contre lui-même, poussé par la rage et la faim, et de nouveau reprendre forme, une forme de plus en plus élaborée, de plus en plus semblable à nous.

Poursuivant implacablement son projet inouï jusqu'à ce que son être batte enfin dans notre cerveau et dans nos artères...

Il est possible de croire que tout ce passé n'est que le commencement d'un commencement, et que tout ce qui est et a été n'est que le premier reflet de l'aube.

Il est possible de croire que tout ce que l'esprit humain a jamais accompli n'est que le rêve qui précède l'éveil.

De notre lignée, des esprits vont surgir qui nous regarderont dans notre petitesse, afin de nous connaître mieux que nous nous connaissons nous-même.

Un jour viendra, un jour dans l'infinie succession des jours ou des êtres encore latents dans nos pensées et cachés dans nos flancs se dresseront sur cette terre comme on se dresse sur un piédestal.

Ils riront et tiendront leurs mains parmi les étoiles...

H.G. Wells



Texte n°24

Lettre d'un mourant

[...] J'ai appris tant de choses de vous, vous les hommes...
J'ai appris que tout le monde veut vivre au sommet de la montagne,
sans savoir que le véritable bonheur réside dans la manière de l'escalader.

J'ai appris que quand un nouveau-né serre fort de son petit poing,
pour la première fois, la main de son père, il le retient pour toujours.

J'ai appris qu'un homme n'a le droit d'en regarder un autre de haut
que pour l'aider à se lever. [...]

Si je savais que ce sont les dernières minutes où je te vois, je te dirais
« je t'aime », sans présumer bêtement que tu le sais déjà. [...]

Aujourd'hui peut être le dernier jour où tu vois ceux que tu aimes. [...]

Garde près de toi ceux que tu aimes, dis-leur à l'oreille combien tu as
besoin d'eux, aime-les et traite-les bien, prends le temps de leur dire
« je regrette », « pardonne-moi », « s'il te plaît », « merci » et tous les
mots d'amour que tu connais. [...]

Montre à tes amis et aux êtres chers combien ils sont importants pour
toi.

Gabriel Garcia Marquez



Texte n°25

Le Petit Prince

Tu regarderas, la nuit, les étoiles. C'est trop petit chez moi pour que je te montre où se trouve la mienne. C'est mieux comme ça. Mon étoile, ça sera pour toi une des étoiles. Alors, toutes les étoiles, tu aimeras les regarder... Elles seront toutes tes amies. Et puis je vais te faire un cadeau...

Il rit encore.

- Ah ! petit bonhomme, petit bonhomme j'aime entendre ce rire !
- Justement ce sera mon cadeau... ce sera comme pour l'eau...
- Que veux-tu dire ?
- Les gens ont des étoiles qui ne sont pas les mêmes. Pour les uns, qui voyagent, les étoiles sont des guides. Pour d'autres elles ne sont rien que de petites lumières. Pour d'autres qui sont savants elles sont des problèmes. Pour mon businessman elles étaient de l'or. Mais toutes ces étoiles-là se taisent. Toi, tu auras des étoiles comme personne n'en a...
- Que veux-tu dire ?
- Quand tu regarderas le ciel, la nuit, puisque j'habiterai dans l'une d'elles, puisque je rirai dans l'une d'elles, alors ce sera pour toi comme si riaient toutes les étoiles. Tu auras, toi, des étoiles qui savent rire ! »

Et il rit encore.

- Et quand tu seras consolé (on se console toujours) tu seras content de m'avoir connu. Tu seras toujours mon ami. Tu auras envie de rire avec moi. Et tu ouvriras parfois ta fenêtre, comme ça, pour le plaisir... Et tes amis seront bien étonnés de te voir rire en regardant le ciel. Alors tu leur diras : « Oui, les étoiles, ça me fait toujours rire ! » Et ils te croiront fou. Je t'aurai joué un bien vilain tour...

Antoine de Saint-Exupéry
© Éditions Gallimard